



Patrice Giorda
Peinture
| Jusqu'au 8 juillet,
Galerie La Forest
Divonne, Paris 6^e,
tél. : 01 40 29 97 52.



Le Chevalet, de Patrice Giorda (2019).

Demeure surtout un tableau représentant un simple chevalet dans l'atelier du peintre, un chevalet nu, ne soutenant aucun tableau, maculé de taches et de dégoulinures, dont la stabilité semble assurée par une forme posée sur ses pieds, sans doute métallique, dessinant un M ou un W – à peine un sujet, donc. Avec un peu d'imagination, la structure de l'objet (trois montants verticaux et au sommet une barre horizontale) ressemblerait à un calvaire confus – un tableau voisin représentant le Golgotha peut le suggérer. Il y a là, peut-être, le souvenir de Manet, vague lui aussi, juste une sensation dont l'origine demeure incertaine puisqu'elle ne s'attache pas au sujet de l'œuvre.

Ailleurs, dans une autre galerie (chez David Zwirner), les dominos alignés sur le mur ne manquent ni de charme ni d'élégance. L'artiste conceptuelle américaine Sherrie Levine est l'une des stars de ce genre – un genre vieillissant à force de s'épuiser dans l'invention, l'inédit, mais qui conserve une puissance décorative certaine. Les dominos sont jolis (crème avec des points noirs et rouges), les damiers aussi (des combinaisons de carrés noirs, orange et jaune pâle), comme les impressions sur imprimante à jet d'encre de détails de photographies d'Alfred Stieglitz (1864-1946) également présentés ici. Leur nombre et leur disposition linéaire leur assurent un effet spectaculaire et séduisant. L'absence de lumière et d'espace les caractérise. L'ensemble apparaît à la fois plaisant et vain. On l'oublie.

Le chevalet peint par Patrice Giorda, lui, reste. Pourtant, le peintre lyonnais ne cherche pas à plaire. Il ne fait aucune concession ; la mode l'indiffère. Il peint ce qui l'entoure – les paysages et son atelier –, et ce qu'il aime – la peinture admirée et revisitée parfois, celle de Vélasquez ou, plus récemment, celle de l'immense paysagiste anglais du XIX^e siècle John Constable. C'est évidemment plus difficile et plus risqué que de peindre des dominos, même de très jolis dominos. C'est aussi une autre façon de concevoir l'évolution de l'art : s'inscrire dans une grande histoire, en supporter l'héritage souvent embarrassant, plutôt que de s'en extraire en multipliant les trouvailles. Ainsi surgit peut-être, enveloppant un simple chevalet, le souvenir d'une lumière de Manet.

Or la lumière d'un tableau dépend de l'organisation de ses couleurs. Et celles de la toile représentant le chevalet – le bleu pervenche du fond recouvrant un rose dont on devine çà et là quelques traces, le blanc violent à gauche, les ocres et les bruns – se retrouvent toutes disposées différemment dans le *Nana* d'Édouard Manet peint en 1877 et représentant l'actrice Henriette Hauser (le roman de Zola ne paraîtra que deux ans plus tard). Évidemment les sujets diffèrent (à moins de voir dans un chevalet une allégorie féminine), mais les lumières sont proches, particulièrement le contraste entre la douceur du bleu et la violence du blanc (chez *Nana* son jupon soyeux). Et Patrice Giorda aime les contrastes violents, les lumières crues – dans ses paysages les jaunes aveuglants, les verts puissants, parfois émeraude et fluorescents, et les bleus éclatants. Ou, dans l'atelier, la lumière crème tombant sur le vieux fauteuil en cuir orange ou la paire de chaises rouges contre un mur sombre (vert et ocre rouge) sur lequel se détache une fenêtre diffusant une lumière bleu pâle. Mais le chevalet, sans doute aussi par le bleu délicat du pot où Giorda lave ses pinceaux, par le trait violent de lumière ocrée sur le sol brun où se mêlent le vert et le rouge, le chevalet, donc, longtemps demeure dans la mémoire. C'est la puissance des véritables images – leur « *auréole imaginaire* », disait le philosophe Gaston Bachelard ●